

## LA COHERENCE DES POLYSEMES

## 6. 1. POLYSEMES ET HOMONYMES

Si féconde qu'elle soit, la méthode des champs actanciels, tout comme celle des champs génériques, a pour effet de faire éclater les polysèmes en un ensemble apparemment incohérent d'homonymes. Il est clair que si l'on atteint le mot *raffiné* par l'intermédiaire d'un champ actanciel constitué, par exemple, autour du mot *pétrole* ou par l'intermédiaire d'un champ actanciel consacré au mot *goût* on ne se posera même pas la question de sa polysémie éventuelle, ni de celle de l'adjectif *fin* dont il dérive. L'inventaire des effets de sens est un premier pas nécessaire pour le lexicologue et le lexicographe, indispensable pour les apprenants allophones, utile pour les apprenants de langue maternelle, mais de toutes façons linguistiquement insuffisant et qui doit être complété par un second travail: détecter et faire percevoir l'unité du polysème, là où elle existe et dans la mesure où elle existe.

Il est en effet souvent simpliste et arbitraire de décréter intuitivement que tel mot est un polysème et que tel autre recouvre des homonymes, dont on aura d'ailleurs quelquefois du mal à faire le compte. Est-il certain qu'il y ait trois homonymes *cœur* en français, comme dans le *Dictionnaire du Français Contemporain* dit *D. F. C.* ? Les "sens" d'un mot peuvent être plus ou moins disjoints, le principe de leur unité plus ou moins conscient, et le jugement d'homonymie ou de polysémie ne s'impose pas toujours avec une parfaite évidence au linguiste, qui se détermine souvent selon qu'il trouve un avantage pédagogique plus ou moins grand à les présenter de telle ou telle manière.

Or, la spécificité d'une langue repose en grande partie sur la structure de ses polysèmes, qui sont en même temps des manières spécifiques de voir le monde. L'intérêt est grand, de présenter les différents du verbe *abattre* (concrets et abstrait), comme étroitement liés, parce que nous trouvons là une structure mentale de base, fondée sur la verticalité de l'espèce humaine, défi aux lois de la pesanteur, qui fait que l'homme debout est l'homme vivant, fort, bien portant, courageux, plein de la conscience de sa dignité, tandis que l'homme couché est mort, malade, fatigué, endormi, ou humilié. Il y a là une de ces métaphores fondamentales qui sont notre pain quotidien et dont il est de la plus haute importance de prendre conscience, un de ces passages du concret à l'abstrait dont nous aurons l'occasion de reparler sous le nom de "subduction".

Or, montrer la continuité de ces emplois dans un article de dictionnaire unique bien structuré ne présente aucun inconvénient, tout risque de confusion étant éliminé, et présente l'avantage de révéler l'ordre et l'intelligibilité sous ce qu'on aurait pu prendre pour du désordre et de l'absurdité.

Il est déjà moins intéressant de présenter *abîmer* "détériorer" ou "jeter dans un abîme" comme un polysème étant donné la disproportion entre les deux types de destruction et l'absence d'emplois de transition et de métaphore fondamentale; il serait absurde de présenter comme polysémique le mot *adresse* "habileté" (dérivé de *adroit*) et "suscription d'une lettre" (dérivé de *adresser*). Dans le premier cas le continuum est fort; dans le second, ténu,

dans le troisième, inexistant, ce qui permet de parler d'homonymie. Et cependant, il s'agit dans les trois cas de mots ayant la même étymologie.

### Exercice 1

A propos des exemples ci-dessous:

1) appliquez les moyens mécaniques de distinguer les différents "sens" d'un mot exposés en 1e et 2e partie (étude des dérivés des mots proposés, des constructions syntaxiques, des listes de mots substituables, et des "champs actanciels" ) .

2) Si vous aviez à rédiger des articles de dictionnaires, quels sont les mots que vous traiteriez en plusieurs articles distincts; quels sont ceux que vous traiteriez en un seul article , quel ordre adopteriez-vous à l'intérieur de cet article, et pourquoi?

3) cherchez les mots en question dans un dictionnaire étymologique pour voir s' il s'agit de mots ayant des étymons (ou "mots-ancêtres") différents, quelquefois avec "collusion homonymique" (rapprochement accidentel des formes causant un rapprochement des sens), ou de mots dont les divers sens, autrefois cohérents entre eux, se sont plus ou moins disjoints.

FRAISE: 1. Jules, ouvrier spécialisé, manie la fraise.  
2. Marie fait des confitures de fraises 3. Henri IV portait la fraise

LOUER: 1. je loue mon appartement 2000 F. par mois . 2. Le roi David louait Dieu dans ses psaumes.

DE: 1. un dé à jouer 2. un dé à coudre

CAPITAL: 1. parmi toutes les clauses du traité, celle-ci est capitale 2. Paris est la capitale de la France 3. Il faut écrire ce titre en capitales 4. Bien placé, ce capital peut produire un revenu intéressant 5. Cette société n'avait pas assez de capitaux pour créer une nouvelle entreprise.

BLEU 1. une robe bleue 2. un bleu de travail 3. du bleu d'Auvergne 4. les anciens, à la rentrée, briment les bleus 5. Quand j'ai appris cette nouvelle, j'en suis resté bleu.

ACQUITTER 1. La cour d'assises a acquitté le prévenu 2. Georges a fini par acquitter toutes ses factures en retard 3. Marie s'acquitte de sa tâche à la perfection.

ABAISSER 1. Il y a trop de soleil, abaisse le store 2. Je ne veux pas m'abaisser à demander un service à quelqu'un qui me déteste.

AUBERGE: 1. A mi-chemin, nous nous sommes arrêtés dans une agréable auberge 2. Nous ne sommes pas sortis de l'auberge!

**1. Corrigé:** le question : listes de mots substituables au mot étudié, dans différents contextes:

fraise 1. perceuse, tour, scie... 2. pomme, abricot, cerise... 3. col, cravate, écharpe... - louer 1. vendre, acheter, prêter, emprunter... 2. glorifier, féliciter... - dé 1. cartes, loto, tric-trac, échecs... 2. aiguilles, ciseaux, épingles... - capital 1. principal, secondaire... 2. chef-lieu, sous-préfecture... 3. majuscule, minuscule, italique 4. et 5. argent, somme... - bleu 1. rouge, vert... 2. salopette, pantalon, blouse... 3. camembert, cantal... 4. nouveau, bizuth... 5. stupéfait, étonné... - acquitter 1.

condamner, relaxer... 2. payer... 3. accomplir... - *abaisser* 1. relever, descendre... 2. humilier - *auberge* 1.hôtel, restaurant... 2. difficulté, retard - les dérivés fraise 1. fraiseur, fraiseuse, fraiser 2. fraisier 3. Ø - *louer* 1. loueur, louage, location, locataire 2. louange - *dé* Ø [ Ø signifiant "ensemble nul"; autrement dit, pas de dérivé ] - *bleu* 1. bleuâtre, bleuir 2 3 4 5 Ø - *acquitter* : 1. acquittement 2. acquit 3. Ø - *abaisser* : 1. abaisseur 2. abaissement - *auberge* : 1.aubergiste 2.Ø. -

Ces deux premiers critères, très mécaniques, opposent nettement entre eux les différents emplois d'un signifiant mais tendent uniquement vers l'homonymie et ne révéleront jamais la cohérence d'une polysémie.

constructions de phrases et champs actanciels:

*fraise* : on cueille, on mange des fraises ; on travaille le métal avec une fraise - *dé* on joue aux dés, on lance les dés (impossible avec le dé à coudre) - *abaisser* : A1 *s'abaisse* à + inf. n'est possible que si le sujet est humain et le sens abstrait - *acquitter* : A1 humain (un juge) *acquitte* A2 humain(un prévenu) - A1 humain (un débiteur) *acquitte* A2 abstrait (une dette) - A1 humain (responsable) *s'acquitte* de A2 (sa tâche) - *louer* 1 : 1. un actant humain A1 *loue* un objet A2 normalement non animé à un autre actant humain A3 pour un certain prix et pour un certain temps; 2. un actant humain A1 *loue* un autre actant humain A2 , ou les actions de A2 - *auberge* : 1, peut occuper toutes les fonctions dans la phrase; 2. fait partie d'une locution figée toujours négative, où aucune substitution n'est possible - *capital* peut être nom ( 2 3 4 5) ou adjectif (1), *bleu* peut être nom (2 3 4) ou adjectif (1 5)

2e question C'est un appel à l'intuition de polysémie ou d'homonymie qui demande à être vérifiée et discutée mais qui est fondamentale en linguistique.

Disjonctions obligatoires

*fraise, louer* : aucune ressemblance de sens; l'ordre dans lequel on les traite n'a aucune importance - *dé* 1 et 2 possèdent le caractère commun d'être des objets très petits, tenant facilement entre deux doigts ou au bout d'un doigt, mais cela ne nous fournit pas de raison de traiter l'un plutôt que l'autre en n° 1. parce qu'en aucun cas, *dé* ne signifie uniquement "objet très petit". Il est donc préférable de considérer les deux *dé* comme homonymes -

Cas discutables : *acquitter* 1 2 3 pourraient être traités séparément mais ils ont en commun l'idée qu'un sujet "devait" quelque chose et "ne le doit plus" une fois l'action d' *acquitter* accomplie. Il est intéressant de traiter les trois *acquitter* en un seul article pour faire ressortir la présupposition de "devoir" et habituer les élèves à faire des définitions cohérentes, avec des définissants plus simples que le défini, mais l'ordre des sens est indifférent. -

*bleu* traitement unitaire à une exception près : 1) ex. 1 adjectif de couleur - 2) ex. 2 et 3, objets de cette couleur, dont l' ordre importe peu (cas de métonymie: objets dénommés selon l'un de leurs caractères, ici la couleur) - 3) ex. 5: substitution intensive et expressive (comme il y en a beaucoup en argot) de *bleu* à *pâle, blême* . L'ordre le plus intelligible va du sens "propre" aux sens "figurés" métonymiques, puis à une locution relativement rare d'origine argotique. L'exemple 4, sans lien avec le reste peut être traité comme un homonyme, à moins qu'on n'introduise une note historique (v. corrigé de la question 3).

*capital* 1) ex. 1 : adjectif signifiant "d'une importance maximale" 2) ex. 2, 3, 4 : objets d'importance maximale par rapport à d'autres de moindre importance. C'est un cas de métonymie; l'ordre est donc en principe sans importance, néanmoins, il pourrait être intéressant de mettre l'exemple 4 (la somme investie, plus importante que ses intérêts) en dernière place pour qu'il se trouve immédiatement avant l'exemple 5. 3) ex.5 "somme investie", sans qu'il soit explicitement question d'intérêts, sens "tiré de" (en langage savant "subduit") de celui de l'exemple 4, et sémantiquement moins complexe (cas voisin de celui de la métaphore). Ce classement est celui qui fait le mieux ressortir la cohérence du mot. Mais, étant donné les énormes différences sémantiques qui existent entre les ex. 2, 3, et 4-5, il ne serait pas absurde de concevoir 4 articles homonymiques, dont l'un regrouperait les ex. 4 et 5.

Cas de métaphores où un traitement unitaire est préférable: *Auberge* oppose un emploi concret, "plénier", à un emploi abstrait, "subduit", qui n'en retient que le schéma: l' *auberge* de pierre et de bois, avec son matériel et son service hôtelier, est essentiellement, du point de vue linguistique, un point d'arrêt sur une trajectoire (voyage entrecoupé de repos, ou entreprise quelconque entravée par quelque difficulté). C'est un cas typique de métaphore, et là, le traitement polysémique en un seul article et l'ordre 1) plénier 2) subduit sont absolument impératifs . Même cas pour: *abaisser* : l'idée que le haut symbolise le bien et le bas le mal est liée à la verticalité de l'espèce humaine, v. ci-dessus

3e question : *fraise* 2 vient de lat. *fraga* nom du fruit, alors qu'il doit y avoir un lien étymologique (d'ailleurs assez obscur) entre *fraise* 1, *fraise* 3 et *fraisier*. Mais ces mots, chacun de leur côté, se sont spécialisés si étroitement qu'aucun dictionnaire ne les traite sous la même entrée. Les deux *louer* sont de purs homonymes remontant l'un à *locare*, l'autre à *laudare* ; *dé* 1 < *datum* , *dé* 2 < *digitale* et il n'y a entre eux qu'un début de "collusion homonymique". Les autres mots ont un étymon unique. A propos de *bleu* 4, le Petit Robert nous apprend que les jeunes soldats, brimés par les anciens, portaient souvent leur blouse bleue de paysans en arrivant à la caserne: détail anecdotique oublié!

Mot démotivé qui, synchroniquement, est homonyme des autres emplois. Cette "archéologie du langage" n'est pas moins passionnante que l'autre et les travaux de fouilles dans les dictionnaires sont très propres à faire prendre conscience aux élèves que le langage est un héritage venu du fonds des temps, oeuvre collective sur laquelle chaque génération imprime sa marque.

## 6. 2. POLYSEMIES DYNAMIQUES

### 6. 2. 1. LE PASSAGE DU CONCRET A L'ABSTRAIT

On définira comme "concret" tout emploi d'un nom dénotant un objet perceptible par nos sens, ou mesurable par des instruments relayant nos sens, d'un adjectif dénotant une qualité perceptible par les sens, d'un verbe dénotant des opérations sensorielles, dont les actants sont des noms concrets; faute de quoi il sera dit "abstrait" (ainsi le verbe *voir* sera dit "concret" dans les emplois où l'action des yeux - et pas seulement de l'intelligence, emploi "abstrait" - est en cause; *rouge* sera dit concret quant il s'agit d'une couleur visible - et non d'une "couleur politique", emploi "abstrait"), compte tenu du fait qu'il y a des degrés dans l'abstraction et que tel emploi d'un mot peut être plus abstrait que tel autre.

#### Exercice n° 2

Voici plusieurs verbes *marcher* repérés par des lettres. S'ils sont véritablement homonymes, leur ordre est sans importance. Est-il possible de les traiter comme un seul verbe *marcher* polysème ? Un certain ordre (qu'on signalera par des chiffres) est-il préférable à un autre? Pourquoi? Vous avez le droit d'utiliser tous les critères d'analyse du sens vus dans les chapitres précédents, plus quelques autres signalés ci-dessous. Vous avez droit à l'intuition. Mais vous essayerez, dans la mesure du possible, de contrôler vos intuitions par des critères objectifs.

A. MARCHER "mettre le pied sur quelque chose" Attention, tu marches dans une flaque d'eau ! - Jean marche sur la queue du chat, sur les pieds de son voisin . Jean a écrasé un coquillage en marchant dessus - Jean marche sur les traces de Luc

B. MARCHER "produire l'effet souhaité": Cette fois, ça marche! j'ai réussi à me faire embaucher. L'entreprise de Jean marche bien - ça marche, les affaires de Jean? Oui, elles marchent bien! elles marchent

C. MARCHER "se déplacer par appuis successifs des jambes et des pieds sans quitter le sol" pendant les vacances, j'aime marcher à travers champs - Jean marche, vite, lentement, à pas de loup, à pas de géant marcher sur la pointe des pieds . Jean marche sur le trottoir, sur l'herbe, sur l'asphalte. Jean marche dans le sable, dans la boue, dans l'eau - son chien marche à côté de lui ; les fourmis marchent à la file . Jean marche à travers champs, dans sa chambre, le long de la rivière Jean marche vers son bureau, les fourmis marchent vers la fourmilière -

D. MARCHER "fonctionner" Ma machine à laver , ma montre marche - cette voiture marche bien, le moteur vient d'être révisé :

E. MARCHER " croire naïvement ce qu'on vous dit , consentir à une proposition " *Paul raconte à Jean les histoires les plus invraisemblables, et Jean marche toujours ! - il s'amuse à le faire marcher! Il voudrait me faire marcher aussi, mais moi, je ne marche pas. Paul a proposé à Jean un travail au noir ; Jean a marché ; il a marché dans la combine !*

F. MARCHER : "traiter un obstacle avec mépris et sans ménagement": Pour réussir, Jean marche sur ses scrupules, sur les intérêts des autres Jean marche sur ses principes, sur les brisées de son rival, il lui marcherait sur le ventre, sur le corps

G. MARCHER " se mouvoir, avancer": *marcher à quatre pattes - marcher sur les mains - La voiture marche à 120 kms heure . Entre Paris et Nantes nous avons fait 110 kms heure de moyenne. Nous avons bien marché - Garibaldi marche sur Rome - Jean marche au feu, au combat, à la mort, à la gloire, au supplice*

1. regrouper et hiérarchiser les emplois comportant le sème "déplacement dans l'espace" (groupe I)

2. chercher des critères permettant de regrouper ou de hiérarchiser les autres emplois (groupes II, III ou davantage)

3. repérer les exemples qui peuvent entrer dans deux catégories

4. essayer de remonter de définition en définitions pour apprécier l'importance relative du sémème des différents emplois.

5. Certains sèmes apparaissant dans les groupes II, III sont-ils compatibles avec ceux du groupe I? et vice versa?

6. Classer les divers emplois selon leur richesse sémique relative et constituez votre propre article de dictionnaire.

Remarque importante : Vous avez parfaitement le droit de ne pas définir un verbe par une périphrase à l'infinitif mais de le définir à la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif. C'est beaucoup plus commode et met bien plus facilement en valeur le rôle des différents actants.

**Corrigé** : Les exemples choisis sont bien sûr, au moins en partie, empruntés à divers dictionnaires, mais il est préférable de discuter, avec des apprenants ayant déjà une certaine maturité , cet exercice difficile **avant** de leur faire consulter les dictionnaires dont on pourra ensuite comparer les différentes réalisations avec un esprit aiguisé par la réflexion et par une recherche personnelle:

1. Nous regrouperons A. C. et G. Dans un premier temps, nous en hiérarchiserons deux : 1) C. 2) A. Outre l'évidence intuitive que C. est l'emploi le plus courant de *marcher* nous pouvons faire jouer des critères de dérivation, de substitution et de syntaxe: *Jean fait de la marche ou une marche; c'est un (bon) marcheur* ; on peut (à condition bien sûr, de modifier aussi les compléments) substituer à *marcher* les verbes *courir, sauter, ramper, se traîner, voler, nager* etc. Divers compléments de manière incluant le mot *pas* , des compléments de lieux introduits par les prépositions les plus variées sont possibles; toutefois, la présence à côté de Jean de son chien et d'une file de fourmis nous amène à modifier la formulation de la définition et à introduire une subdivision : a) en parlant d'êtres humains "se déplacer par appuis successifs des jambes et des pieds sans quitter le sol" b) en parlant de la plupart des animaux "se déplacer par appuis successifs des

pattes sans quitter le sol" (on pourrait envisager de distinguer "membres postérieurs" et "membres antérieurs", mais cela ne serait pas sans certains inconvénients, d'une part parce qu'il existe des *mille-pattes*, d'autre part parce que nous aurons besoin ultérieurement du mot *pied*). A. pourrait facilement être traité comme une sous-section de C. à condition 1) de terminer la section A par un inventaire des diverses prépositions introduisant des compléments de lieu en finissant pas *dans* et *sur* 2) de montrer que toute la différence tient à ce que *le trottoir, l'asphalte, le sable, la boue* et même l'eau peu profonde, dénotent normalement des types de *sols*, durs ou mous. La définition de *marcher* inclut normalement le mot *sol*. Le fait que le complément soit un *sol* est un des "traits de sélection" du verbe *marcher*. Il y a une "isotopie sémantique" entre *marcher* et *sol* qui est rompue dans le cas de *la queue du chat, les pieds du voisin, un coquillage, ni une flaque d'eau*. D'où un effet d'"anormalité" qui peut être interprété soit dans le sens de l'inadvertance soit dans celui de la méchanceté, selon que le marcheur a "fait exprès" ou pas.

Quant à *Jean marche sur les traces de Luc* on peut imaginer que, parti à sa recherche, il met ses pieds dans les traces que ceux de Luc ont imprimées dans la boue, le sable ou la neige. Mais l'interprétation la plus normale sera: "il fait comme lui". Nous marquerons donc *fig.* cet emploi métaphorique qui pourrait être éliminé de l'article *marcher* et ne figurer que dans celui consacré au mot *trace* qui porte l'essentiel du sens de cette locution.

G. regroupe des emplois qui ont pour caractère commun d'éliminer le sème "avec les pieds", mais qui sont passablement hétéroclites:

*marcher à quatre pattes - marcher sur les mains* - n'ont de remarquable que la rupture de l'isotopie qui existe entre *marcher* et *pied* dans le cas de la marche humaine. D'où deux types de marche humaine assez extraordinaires pour être lexicalisées par des locutions figées spéciales qui devraient être rattachées à A.

Dans *La voiture marche à 120 kms heure; entre Paris et Nantes nous avons fait 110 kms heure de moyenne. Nous avons bien marché* - on constate que *marcher* se substitue à *rouler* comme il pourrait se substituer à *voler* dans le cas d'un avion, à *naviguer* dans le cas d'un bateau qu'il soit à moteur ou à voiles, à *trotter* ou *galoper* dans le cas de chevaux. On constate simplement, ici, que *marcher* joue le rôle d'hypéronyme et peut se substituer de façon tout à fait banale à tout verbe spécifique quand il s'agit d'un mode de transport non pédestre.

Dans *Garibaldi marche sur Rome - Jean marche au feu, au combat, à la mort, à la gloire, au supplice*, nous avons affaire à des effets de sens tout à fait particuliers et dont la spécificité ne peut s'éclairer que par la comparaison de *marcher* et de *aller* substituables l'un à l'autre dans le seul cas où un complément du "lieu où l'on va" précise le terme du mouvement de *marcher*. La différence est que *aller* présente le déplacement "en bloc" tandis que *marcher* le présente en train de s'accomplir, pas à pas, instant par instant, dans la progressivité de son déroulement. Il y a entre les deux une différence d'"aspect" (ou plus précisément, puisqu'il s'agit du lexème et non des morphèmes grammaticaux, de "modalité d'action") absolument fondamentale. Nous avons déjà rencontré *Jean marche vers son bureau, les fourmis marchent vers la fourmilière* sans prêter attention au fait qu'ils mettaient en relief l'un le déroulement d'un trajet excluant tout moyen de transport, et l'autre l'effort persévérant de ces insectes. De même, la différence d'aspect entre *aller* et *marcher* est interprétée dans le cas de Garibaldi comme exprimant la progression régulière et puissante d'une armée (et peu importe que ce soient ou non des fantassins) et dans celui de Jean comme un effort héroïque, dans son déroulement temporel.

Avant de sortir du groupe I, nous pourrions remarquer un autre emploi de *marcher* + préposition *sur*: F. MARCHER: "traiter un obstacle avec mépris et sans ménagement": Pour réussir, Jean marche sur ses scrupules, sur les intérêts des autres *Jean marche sur ses principes, sur les brisées de son rival, il lui marcherait sur le ventre, sur le corps*. Le sens est abstrait, assurément, mais enfin, le *ventre* et le *corps* sont tout de même des mots essentiellement concrets, employés métaphoriquement, ainsi que les *brisées* vieux mot du vocabulaire de la chasse qui n'a survécu que là. Toutes ces expressions sont plus ou moins figées, les possibilités de substitution sont très restreintes, les possibilités de dérivation, nulles. Nous avons affaire à des métaphores très proches de l'exemple *Jean marche sur les pieds de son voisin* traité plus haut dans son sens littéral, mais qui peut aussi avoir un sens métaphorique, donc figuré.

Nous traiterons donc dans la même section, convenablement hiérarchisée et subdivisée, en employant deux fois le symbole *fig.* A. C. G. et F.

2. Reste à expliquer quelle continuité sémantique il peut bien y avoir entre le fait de "se déplacer par mouvements et appuis successifs des jambes et des pieds", D. "fonctionner", B. "produire l'effet souhaité" et E. "consentir"

D. - Effet de sens "fonctionner": Nous traiterons le problème

- en relevant les adverbes qui qualifient habituellement *marcher* quand le sujet est une machine,
- en comparant le sens de *marcher* avec ses substituts,
- en analysant la définition de "fonctionner".

Il y a une grande différence entre la multiplicité des compléments circonstanciels envisageables pour le groupe I (*marcher* spatial) et pour ceux-ci qui se limitent à *bien/mal*, *normalement/ de travers*. La comparaison de *marcher* avec *courir*, *sauter*, *voler*, *nager* fait apparaître les sèmes "sur le sol" (caractère terrestre de la marche, beaucoup plus normal que le déplacement dans l'eau ou dans l'air) et "par appuis successif des jambes et des pieds sans quitter le sol" (caractère régulier et continu de la marche, confirmé par la comparaison avec *aller*). La *marche*, qui est (compte non tenu des véhicules) le mode de déplacement le moins fatigant et le plus efficace, pour les vertébrés bipèdes que sont les hommes peut donc être partiellement définie comme une "activité normale, continue et régulière". Il est donc indispensable de faire entrer ces sèmes dans la définition des emplois spatiaux de *marcher* si l'on veut se rendre capable de montrer comment ils engendrent les emplois non spatiaux et de donner une "définition continue" de l'ensemble. Une navette entre les différents emplois d'un polysème est indispensable à un traitement cohérent de l'ensemble. Or, *normal* implique *norme*, donc pensée directrice, toutes choses que nous retrouvons dans le sémème du verbe parasynonyme *fonctionner*: il est défini par le Petit Robert comme "accomplir une fonction", laquelle *fonction* se définit par "action, rôle caractéristique d'un élément dans un ensemble". De même qu'une machine *marche* ou *fonctionne* lorsque toute entière ou pièce par pièce, elle fait ce que son fabriquant l'a fabriquée pour faire, on peut dire de façon intuitivement finaliste, lorsque *Jean marche*, que l'homme étant fait pour *marcher* (plutôt que pour *voler* ou *nager*) Jean accomplit ce qu'il est créé pour faire, et que le sol et ses pieds jouent dans ce fonctionnement le rôle qui leur est dévolu.

**B. Effet de sens "produire l'effet souhaité".** Il est déjà implicitement contenu dans le groupe I et explicitement dans D. dont il peut être considéré comme une métaphore. Au lieu de demander à quelqu'un *ça marche, tes affaires?* on lui demandera facilement *ça va comme tu veux?* Cet emploi de *marcher* présente plusieurs caractéristiques: 1) sa prédilection pour le sujet neutre *ça* désignant tout un ensemble de circonstances liées entre elles, et la substitution possible dans une certaine mesure du verbe *aller*: *Comment vont / marchent les affaires de Jean?* - *Elles vont bien /Elles marchent bien!* *elles marchent!* mais pas \**elles vont* - *Comment va Jean?* *Il va bien* mais pas \**Il marche bien* /\**il marche*. Le sujet de *marcher* n'est pas un être, une personne; c'est un ensemble d'éléments fonctionnant les uns avec les autres pour atteindre un certain but. Nous constituerons donc un groupe II hiérarchisé, avec D. MARCHER puis B MARCHER

**E. Effet de sens "croire naïvement ce qu'on vous dit, consentir à une proposition"** Nous abordons là la relation la plus secrète à l'intérieur de la polysémie de *marcher*. Il s'agit d'un emploi familier d'origine argotique et on sait que l'argot utilise souvent et à dessein des métaphores difficiles à décrypter. Ici, la notion, non de machine (concrète), mais de machination (abstraite) organisée en vue d'une fin est la clé du problème; il y a tension entre un actant A1 concepteur de la finalité, (comparable au Créateur du sol et des pieds, ou à l'ingénieur inventeur d'une machine) qui tend un piège, ou propose une combinaison (ordinairement malhonnête) à un actant A2 manipulé par lui jouant le rôle de rouage dans un mécanisme. D'où la prédominance de la 3e personne sur la 1e: Il est beaucoup plus naturel que ce soit A1 qui dise A2 *marche!* que A2 qui dise *Je marche* sauf s'il est complice de A1. Normalement, s'il sort de son inconscience, il doit dire *Je ne marche pas!* Le caractère métaphorique de cet emploi permet de le rattacher, en dernière position, au groupe précédent

3. nous remarquerons que la plupart des véhicules dont il est question dans I. G. ont des moteurs. Une voiture fonctionne en consommant de l'énergie ni plus ni moins que la machine à laver de D. Hors contexte, *la voiture marche bien* est une phrase ambiguë, pouvant signifier soit "elle est en train de se déplacer sur une route" (ce qui implique bon fonctionnement du moteur) - soit, alors qu'elle est au garage, que "son moteur est bien réglé et en état de marche". Et même sur la route, je peux dire *elle marche bien* en pensant non au déplacement, mais au fonctionnement du moteur. Loin que cet exemple de transition soit une gêne pour le lexicologue, il est un argument pour traiter de façon polysémique le verbe *marcher* et à ce titre il serait légitime de traiter dans une section spéciale les véhicules à moteur.

4. Nous avons déjà analysé *fonctionner*, ce qui est fort abstrait, donc relativement simple: un concepteur et des éléments d'un tout qui entrent concourent à une activité régulière pour atteindre la fin prévue par le concepteur. Il n'en va pas de même de la définition des emplois spatiaux de *marcher*. Si l'on veut définir les définissants, il faudra s'attaquer à "pieds", "sol" "appuyer" "successif", ce qui suppose toute un échafaudage d'analyses sémiques avant d'atteindre la couche des "primitifs sémantiques", sèmes indécomposables, qu'on ne peut définir sans circularité, qui dans le cas présent seraient ou du moins incluraient "espace", "temps", "matière", "tout", "élément", "vie"...

C'est ce qui nous fait dire que ces emplois concrets présentent une richesse sémique beaucoup plus considérable que les emplois abstraits qui n'en retiennent qu'une toute petite partie. Il y a donc tout intérêt dans un mot de ce type, à commencer par les emplois concrets et à ne placer les emplois

abstrait qu'ensuite, dans un ordre de complexité décroissante et d'abstraction croissante. Tous les emplois mettant en jeu un espace terrestre solide, mesurable en nombre de pas, et des êtres animés se déplaçant dessus, au moyen de leurs jambes ou de leurs pattes, en mettant régulièrement un pied devant l'autre et sans jamais quitter complètement le sol, doivent impérativement être regroupés ensemble au début de l'article.

5. Tous les sèmes repérés dans les emplois abstraits sont compatibles avec les emplois spatiaux et concrets de *marcher*, mais certains d'eux: "normalité", "régularité" (expression lexicale de la modalité d'action propre à marcher) et "finalité" auraient facilement échappé à l'analyse sans une navette perpétuelle entre emplois concrets et emplois abstraits qui se révèle tout à fait indispensable si on ne veut pas passer à côté de traits sémantiques importants.

6. v. le micro-dictionnaire

### **Applications à la rédaction :**

1. Une grande randonnée à pied, coupée par un arrêt dans une auberge (on pourrait attendre le contraste entre l'allégresse de la marche et les lenteurs du service, parler des sentiers de grande randonnée, **lire le texte** de Rousseau sur la marche à pied dans les "Rêveries du promeneur solitaire")

2. La marche, le saut, la natation, le vol en planeur ou en deltaplane: quel est le sport que vous préférez ou préféreriez pratiquer? (on pourrait attendre l'opposition entre le caractère normal de la marche et celui de dépassement de la normalité dans les autres sports, après étude de la polysémie des autres verbes).

3. Une réparation difficile. Enfin, ça marche!

4. Jean fait marcher Jacques. Comment? Racontez...

### **Remarques :**

1. on pourrait attendre le contraste entre l'allégresse de la marche et les lenteurs du service, parler des sentiers de grande randonnée, lire le texte de Rousseau sur la marche à pied dans les *Rêveries du promeneur solitaire* ...

2. on pourrait attendre l'opposition entre le caractère normal de la marche et celui de dépassement de la normalité dans les autres sports, après étude de la polysémie des autres verbes.

La méthode ici adoptée est inspirée du linguiste français Gustave Guillaume à qui elle emprunte quelques concepts théoriques et dont il peut être utile de préciser la terminologie:

De la section I 1 à la section III 2, il existe un mouvement de pensée continu appelé "cinétisme". Ce mouvement peut être interrompu en divers points de son déroulement, ces interruptions étant dénommées "saisies". L'acception I 1 (se déplacer avec les pieds), sémantiquement la plus riche, sera qualifiée de "saisie plénière"; l'acception III 2 (produire l'effet attendu), sémantiquement, la plus pauvre, de "saisie subduite". Le "signifié de puissance" est le "cinétisme" qui unit l'acception plénière et l'acception la plus subduite et qui va engendrer des "signifiés d'effet" en nombre théoriquement illimité correspondant aux diverses "saisies" et à divers degrés de subduction.

Cette manière de voir les choses est dynamique; elle suppose qu'il existe des mécanismes de langue simples, profonds et inconscients qui engendrent des effets de discours multiples et infiniment variés, et qu'on peut accéder aux mécanismes de langue, par induction, à partir des effets de discours. Le sème de "normalité", qu'on peut considérer comme le plus petit commun dénominateur entre les diverses saisies, est tout à fait insuffisant pour définir le verbe *marcher*, parce qu'il n'est pas spécifique. La validité d'un signifié de puissance se teste d'une part par son aptitude à rendre compte de la totalité des emplois répertoriés du mot et

éventuellement à en intégrer de nouveaux, et d'autre part par sa spécificité et le fait qu'il ne convient à aucun autre mot de la langue.

Il révèle par surcroît quelque chose de la spécificité de cette langue : fr. *marcher* est autre chose que angl. *to walk* parce qu'en anglais, les machines ne "marchent" pas, elles "travaillent": *they work* . Le symbolisme implicite de la marche n'est pas le même en français et en anglais.

L'étude des polysémies présente donc le plus grand intérêt pour les apprenants allophones.

En conséquence, lorsqu'on a découvert (ou cru découvrir) le signifié de puissance d'un polysème, il convient de prendre soin de rédiger les définitions des différentes acceptions de telle manière que le passage de l'un à l'autre devienne intelligible tant par la syntaxe que par la dénomination des sèmes. Après cela pourront intervenir les définitions synonymiques permettant de situer l'acception considérée dans un paradigme de mots substituables les uns aux autres. C'est ce que nous avons tenté de faire ci-dessus et c'est dans cet esprit que sont rédigés les articles du "micro-dictionnaire"

Un des principaux intérêts de cette méthode est donc d'élucider le passage des emplois concrets aux emplois abstraits d'un même mot, les premiers dénotant des réalités définissables par des sèmes eux-mêmes susceptibles d'une longue chaîne de définitions arborescentes avant d'atteindre la strate des primitifs sémantiques; les seconds, définissables par un petit nombre de sèmes, voisins de la strate des primitifs sémantiques et dénotant des idées générales sont des sortes de calques apauvris des emplois concrets.

La métaphore, qu'elle soit une véritable figure vivante, ou qu'elle soit lexicalisée, relève essentiellement d'une explication de ce type. La métonymie, phénomène tout à fait différent et dont nous avons un bon exemple ci-dessus avec le mot *bleu* ne comporte pas de mouvement d'appauvrissement ni d'abstraction mais le transport, qu'on pourrait appeler par analogie "transduction" de tout ou partir du sémème originel dans un autre sémème aussi riche ou davantage ("fromage bleu", "vêtement bleu" etc.)

On peut considérer que tous les emplois non spatiaux de *marcher* sont métaphoriques. Plus particulièrement, les deux exemples notés *fig.* : *Jean marche sur les traces de Luc* et *Jean marche sur ses principes* sont des métaphores où *marcher* se réduit, dans le premier cas, au sens de "agir avec continuité" et dans le second au sens de "négliger, traiter par le mépris"; ce sont en somme deux cinétismes secondaires qui se greffent sur le cinétisme principal de *marcher* .

De nombreuses locutions figées, souvent métaphoriques, où le mot considéré n'est substituable à aucun autre, entrant dans la navette entre sens plénier et sens subduit, révèlent des traits sémantiques cachés, et trouvent leur place logique dans l'ordination des sens.

Enfin, la notion de cinétisme impose un ordre des acceptions obligatoire sous peine d'inintelligibilité et ce n'est pas son moindre apport.

L'exemple du verbe *marcher* a été choisi par souci de simplicité. Mais la continuité des acceptions d'un polysème fonctionnant par subduction n'est pas forcément comparable à un alignement d'arbres au bord d'une route dont les lignes de perspective fuient vers l'horizon; elle peut être celle des rayons d'un astre par rapport à leur centre sans qu'aucune circonférence les relie entre eux . Autrement dit, certains mots peuvent avoir plusieurs cinétismes allant vers des sens subdits très différents. Dans ce cas, l'ordre des acceptions est plus libre que précédemment mais la mise en lumière,

par la formulation des définitions, du parallélisme entre sens subdits et sens pléniers reste un impératif. La saisie plénière est normalement très riche, et peut même ne jamais être complètement réalisée en discours. On peut, dans ce cas de parler d' "archétypes sémantiques". C'est notamment le cas de mots concrets importants, dénotant des réalités naturelles, des parties du corps humain, certains animaux. Ils sont généralement le centre de toute une constellation de locutions figées qui, tant à cause de leur forme qu'à cause de leur "sens figuré" - qui n'est pas toujours évident - doivent être mémorisées par les apprenants. A moins qu'elles ne soient totalement démotivées, elles sont extrêmement révélatrices du "signifié de puissance" du mot concerné parce qu'en elles, aucun synonyme ne lui est substituable.

### Exercice 3

1. En utilisant les dictionnaires usuels, tentez une analyse sémique du nom *cheval* en comparant sa définition à celle de *jument âne*, *ânesse*, *mule*, *mulet*, *étalon*, *poney*

2. Constituez un champ actanciel autour du nom *cheval* et utilisez-le pour mettre en lumière les traits de sélection qui le caractérisent.

3. expliquez le sens des locutions ci-dessous: *Jean est à cheval sur les principes* - *Marc monte sur ses grands chevaux* - *Luc est un vrai cheval* - *Eric n'est pas le mauvais cheval* - *L'histoire des Assyriens, c'est le cheval de bataille de Marie* - *Luc est amoureux de Léa; je me demande ce qui lui plaît dans ce grand cheval* - Tirez au clair, grâce à elles, l'image du cheval implicite dans la langue française

4. à l'aide des données ci-dessus, construisez votre propre article de dictionnaire.

### Corrigé 3

1. L'analyse de cette liste va conduire à un classement zoologique: Ainsi le petit Robert nous apprend que tous ces animaux appartiennent à la famille des *équidés* et au genre *equus*. Le consultant qui se reporte au mot *équidé* découvre que ce sont des mammifères ongulés périssodactyles; s'il cherche *périssodactyle*, il trouve que ces mammifères placentaires ongulés reposent sur le sol par un nombre impair de doigts, dont le médian est le plus développé; le Grand Larousse de la Langue Française précise même que le cheval n'a qu'un seul doigt mais ne dit rien du nombre de doigts de l'âne et ni du mulet. Tous les dictionnaires précisent que la *mule* et le *mulet* sont des hybrides du cheval et de l'ânesse ou de l'âne et de la jument. Point final. Libre aux curieux de poursuivre la recherche des traits définitoires dans des ouvrages spécialisés. Les linguistes, lorsqu'ils se mêlent de zoologie n'ont d'autre ressource que de recopier les définitions des termes que les spécialistes emploient dans leur terminologie, vocabulaire français, certes, mais tout à fait spécialisé. Il est donc normal qu'ils s'en tiennent en ce domaine à un niveau assez sommaire. Mais peut-être pourraient-ils s'en abstenir totalement? Le zoologiste décrit l'espèce "cheval". Le linguiste étudie le mot *cheval*. Ce sont deux tâches différentes: *primo*, le mot *cheval* n'intègre dans son sémème que quelques caractères zoologiquement superficiels et non pertinents de l'espèce, et *secundo*, il sert assez souvent à parler d'autre chose que de l'espèce "cheval".

Pour ce qui est du sexe, on pouvait s'attendre à ce que les dictionnaires fassent la distinction entre le caractère générique et le caractère spécifique des noms, ce qui n'est pas le cas. Or, s'il est certain que *jument* et *ânesse* désignent des femelles et *étalon* un mâle, *cheval* peut désigner soit le mâle soit l'espèce entière; *poney* ne distingue pas les sexes et *mule* et *mulet* semblent pouvoir ou bien s'opposer l'un à l'autre comme féminin et masculin ou bien fonctionner l'un et l'autre comme génériques. Cela, ce sont des faits de langue et pas des faits biologiques. Il conviendrait donc de ne pas les négliger.

Les autres traits notés par les dictionnaires relèvent de l'observation courante et non de la zoologie et dessinent des sortes de "prototypes", où "idée courante que se fait une communauté linguistique d'une certaine catégorie d'êtres": l'âne s'oppose au cheval par sa taille, "plus petite" (mais il y a de

grands ânes et de petits chevaux), sa couleur "généralement grise" (mais il y a des chevaux gris et des ânes bruns, ou blancs), et, ce qui est plus spécifique, ses longues oreilles et son cri; le *poney*, est une petite espèce de cheval, qui ne se distingue donc de l'âne que par les oreilles et le cri...

De tout cela, nous ne tirerons à peu près rien parce que 1) la langue française n'a rien lexicalisé du nombre des ongles de ces animaux - 2) nous refusons d'employer des définissants plus rares et plus savants que le défini - 3) ces oppositions ne font pas suffisamment ressortir le caractère hypéronymique du mot *cheval* par rapport aux autres. Il est impossible de définir *jument*, *poney*, *mule*, *mulet*, sans inclure le mot *cheval* dans la définition; quant à l'*âne*, espèce distincte, il sera spontanément défini par comparaison avec le *cheval* plutôt que le *cheval* par comparaison avec l'*âne*.

2. Nous nous en tiendrons aux associations les plus courantes et au vocabulaire le moins spécialisé. C'est bien suffisant pour dessiner un schéma qui pourra toujours être enrichi.

**cheval sujet:** *Le cheval mange du foin, de l'avoine*, [herbivore] - *est à l'écurie* [dispose d'un local spécial] - *tire des voitures, laboure, tourne la meule* [utilisé comme force motrice] - *marche au pas, trotte, court, galope, s'emporte, prend le mors aux dents, désarçonne son cavalier*, [importance de ses mouvements spécifiques pour l'équitation] - *hennit* [cri spécifique] - *est la plus noble conquête de l'homme* [connotations dans l'ensemble mélioratives]

**cheval complément** *Jean élève des chevaux* [animal domestique, propriété de l'homme] - *le cavalier, le jockey monte, entraîne, son cheval, fait du cheval* (syn. *il fait de l'équitation*) [est l'objet d'un sport dont les acteurs ont des noms spécifiques]; *le palefrenier panse, bouchonne, abreuve, le cheval* [demande les soins d'un spécialiste]. *Jean monte à cheval à califourchon, Sylvie, en amazone; il va à cheval, voyage, se déplace à cheval*, (syn. *il chevauche, fait une chevauchée*) *descend de cheval, attelle, dételle, dirige, éperonne, cravache, flatte son cheval* [le cheval est plus haut que l'homme - il lui sert de moyen de transport - il y a deux manières différentes de s'asseoir sur un cheval - diverses techniques de dressage et de direction]; *Jean est à cheval sur la barrière* [une jambe de chaque côté, comme le cavalier à califourchon sur son cheval]

**cheval + qualificatif** : *sauvage* [par opposition à la majorité qui sont domestiques] *entier* [par opposition à ceux qui sont châtrés], *bai, blanc, gris, noir, pommelé*, [importance de la couleur] *arabe, anglais, percheron, pur-sang, demi-sang*, [importance de la race et de sa pureté] - *poussif, fougueux* [importance de ses qualités de déplacement] - *cheval-vapeur* [désigne par comparaison une certaine puissance de traction] - *petits chevaux* [jeu] - *cheval haché* (viande de boucherie)

**cheval de + nom** *de course, de trait, de selle, de bataille, de labour* [les diverses utilisations du cheval], *de haras, de ferme* [son origine] - *de bois* [jouet en forme de cheval], *d'arçon, de frise* [objets ayant vaguement la forme d'un cheval]

**nom + de/à cheval** *fumier, viande, bifteck, saucisson, crin* [sous-produits du cheval] - *costume, culotte* [accessoires nécessaires à la pratique de l'équitation] - *selle, harnais, collier, fer* [l'équipement nécessaire à l'utilisation d'un cheval] - *course de chevaux* (syn. *concours hippique*) [pratique sportive valorisée] - *queue de cheval* [type de coiffure ayant cette forme] - *fièvre, remède, de cheval* [fièvre aussi forte que celle d'un cheval et remède non moins fort]

3. Il s'agit dans ces locutions d'emplois métaphoriques, donc subdits du mot cheval. Alors que l'acception plénière comporte les sèmes /animal/ herbivore/domestique/ grand/ puissant/ intéressant par sa race/ par sa couleur/ par ses mouvements / objet de soins spécifiques / d'un équipement spécifique/ apte à diverses utilisations pacifiques ou guerrières fondées sur la traction et la course / utilisable par divers sous-produits/, lorsque je dis *Luc est un vrai cheval* le mot *cheval* a perdu presque tous les sèmes ci-dessus et n'a conservé que celui d' /aptitude à un travail dur et prolongé dépassant les forces moyennes d'un homme/. *Eric n'est pas le mauvais cheval* (fam. - et condescendant!) seulement celui de /animal de valeur sur lequel on peut parier/ évoquant un maquignon appréciant la valeur d'une bête dont on attend des services, ou un parieur évaluant ses chances de victoire aux courses; *Jean est à cheval sur les principes* l'attitude solide et ferme du cavalier sur la bête qui l'emporte en avant - *L'histoire des Assyriens, c'est le cheval de bataille de Marie* : ce *cheval de bataille* c'est ce qui fait sa force, ce qui lui permet de briller, de réussir, bref de remporter des victoires. *Léa est un grand cheval* c'est une femme plus grande que la normale, osseuse et peu gracieuse" - *Marc monte sur ses grands chevaux* (plur. obligatoire) : ces chevaux plus grands et plus forts que d'autres, appelés *destriers* étaient préférés par les chevaliers, pour la guerre, aux plus petits, appelés *bidets*, réservés au transport des bagages. Donc, Marc part en guerre contre un interlocuteur en le contredisant avec véhémence. Ces locutions éliminent tout le concret du cheval mais mettent en valeur sa grandeur, sa puissance, son aptitude au travail et à la guerre, ainsi que le prestige et l'efficacité qu'il confère à l'homme qui sait le monter.

4. v. le micro-dictionnaire

La définition à laquelle on renvoie ici n'est pas zoologique; elle a l'ambition d'être "linguistique", en ce sens qu'elle cherche à être fidèle à l'archétype sémantique du cheval inscrit dans le bestiaire que, comme toute autre, comporte la langue française. Des enfants assez jeunes peuvent avoir grand plaisir à l'explorer, et certaines étapes de cette exploration seraient un bon préalable à l'étude de fables de La Fontaine.

On peut constituer cette définition petit à petit, grâce aux réflexions des élèves, en accordant une attention toute spéciale aux locutions où le mot étudié n'est substituable à aucun autre.

Compléter l'exercice par la recherche des synonymes (diverses espèces de chevaux: *destrier*, *bidet* etc... ) et des dérivés savants (bases grecque *hipp-*, latine *equ-*) et populaires (bases *cheval-*, *chevauch-*, *caval-*), permettra d'opposer le *cavalier* au *chevalier*, la *course*, ou *concours hippique*, à la *chevauchée*, de constater que toutes les locutions relevées n'ont pas le même niveau de langage, de réfléchir à ce qu'est un *principe*, de s'intéresser au fait que certaines gens avancent vite et droit dans la vie en se tenant fermement à leurs *principes* comme un cavalier se tient sur son cheval, mais qu'ils ont tendance à traiter les autres de haut, comme le cavalier considère les piétons. Et on verra à l'article *pied*, dans le *Dictionnaire étymologique du français* de J. Picoche, que non seulement *piéton* et *piétaille* mais aussi *piètre*, *pitre*, *pétrousquin*, *pion* sont des traces étymologiques du mépris de l'homme à cheval pour l'homme à pied. Pourquoi, en effet, ne pas utiliser l'étymologie, en la maintenant à sa place, qui est seconde, quand elle a quelque chose de non anecdotique à nous apprendre, et ne relève pas de la pure et simple érudition? Et en fin de parcours, on aura l'occasion de parler de l'importance du cheval dans l'histoire de l'humanité.

A qui objectera que le locuteur qui emploie la locution *cheval de bataille* n'a dans l'esprit rien qui ressemble à Azincourt, à la charge de Reichshofen, ou à la conquête du Far West, on répondra que quiconque parle met certains mots en position de sujet ou de complément d'objet sans avoir présentes à l'esprit les notions de sujet ou de complément d'objet, qu'un des rôles du professeur de langue est précisément de faire affleurer à la conscience le contenu de notre inconscient linguistique, et qu'il y a des métaphores éteintes qui n'attendent que de retrouver la lumière.

De définitions comme celles que nous avons proposée pour *cheval* intègrent tout naturellement ce que R. Galisson, spécialiste de l'enseignement du français aux étrangers, appelle la "culture partagée": un étranger, dit-il, n'est pas obligé de savoir, par exemple, que les *dragées* apparaissent en France à l'occasion de diverses fêtes familiales et religieuses telles que mariage ou première communion, et tout spécialement aux baptêmes, qu'elles sont offertes par le parrain et la marraine, qu'elles sont roses pour les filles et bleues pour les garçons, toutes choses que ne laisse pas deviner une définition lexicographique du genre "bonbon fait d'une amande enrobée de sucre", et pourtant nécessaires pour comprendre certaines allusions et certaines conversations. Il est certain que l'habitude une fois prise de traiter les mots dans l'esprit des champs actanciels amènerait obligatoirement des associations comme : *offrir des boîtes de dragées pour le baptême*, *dragées bleues*, *dragées roses*, *dragées aux amandes*, *au chocolat*, *à la liqueur*...

## 6. 2. 2. DES CHAMPS DE METAPHORES

Soit l'exemple assez simple du verbe *respirer* : le biologiste parlera naturellement d'oxygène et de gaz carbonique, d'échanges gazeux dans le sang, du rôle des poumons... C'est ce qu'on appelait, dans les écoles primaires d' autrefois, une "leçon de choses". Mais ce que fait le professeur de français, ce sont des "leçons de mots". Que dit la langue française (et non la science physiologique) sur l'acte de *respirer* ? Que *Julie ment comme elle respire*; que *ce blessé respire encore* ou, hélas! qu'*il ne respire plus...* ; que, sollicité de tous côtés, Figaro s'écrie *Ah! Laissez-moi respirer!* ; que *Marivaux a respiré l'air de la Régence* et que, par voie de conséquence *ses personnages respirent la courtoisie, le bel esprit...* autrement dit, que "respirer" est chose réflexe, facile, naturelle, généralement inconsciente, absolument nécessaire à la vie, consistant à intérioriser le milieu extérieur et à extérioriser ce que l'on porte en soi (applications possibles à la rédaction: *Julie ment comme elle respire, portrait d'une affabulatrice* ; ou bien, *description contrastée d'une maison qui respire l'ennui et d'une maison qui respire la joie de vivre* ; ou bien "*Ah! laissez-moi respirer!*" ou *l'agitation de la vie moderne* etc.). Or, cet archétype de la respiration, en français, n'est pas isolé, mais en relations plus ou moins étroites avec celui d'autres mots de la langue.

Si l'on combine l'étude de *respirer* avec celle d' *air* , de *nez* , de *flairer* , d' *odeur*, *parfum* et de *sentir*, on tombe sur des parallélismes de ce genre: Un actant A1 extériorise ce qu'il porte en lui en dégageant une certaine *odeur* , ou en ayant un certain *air* : concrètement, *A1 sent la rose, sent bon ou mauvais, embaume, pue, est odoriférant, inodore...*"; parallèlement, de façon abstraite, *A1 sent l'hypocrisie à plein nez, a l'air hypocrite, respire l'hypocrisie, est puant de vanité, ou, peut-être, meurt en odeur de sainteté*. Un actant A2 intériorise ce que A1 extériorise: *A2 respire le parfum de A1, il sent, flaire son parfum ou son hypocrisie*, parce qu'il *a du flair, du nez, le nez creux* ; il ne saurait peut être pas dire pourquoi, mais *il a A1 dans le nez; il ne peut pas le sentir* . Nous sommes en présence d'une métaphore fondamentale, une des structures mentales communes à tous les francophones, qu'on pourrait expliciter ainsi, "l'odorat est l'image de l'intuition". Voilà un domaine très peu exploré qui s'ouvre à la sagacité des chercheurs.